

Marie VIROLLE-SOUBES

Le Rai de Cheikha Rimitti



Si vous la croisez dans un café de la Goutte d'Or,

vous hésitez sur son âge. Elle vous regardera avec ses yeux charbonneux, sa voix grave et rauque vous transpercera, ses mains teintes au henné dessineront les arabesques du discours méditerranéen. Vous apprendrez qu'elle loge, furtive, dans quelque hôtel de Barbès avant de partir pour Lyon, Marseille ou Oran, selon la saison, les invitations, les enregistrements. En arabe de l'Ouest algérien, picorant un peu de français, elle vous livrera peut-être des bribes de sa vie. Bien qu'elle ne sache ni lire, ni écrire couramment — comme elle le chante, *w el'alif w elbā ma iğuniš ki bbwa* "Le A et le B ne coulent pas de source pour moi" —, elle aura sans doute extirpé d'une poche des dizaines de petits papiers consignants les adresses précieuses, les contacts utiles. Mais elle reste discrète sur son passé, sur ses activités même. Elle se méfie des "journalistes", qui travestissent les faits, publient des photos. Elle ne tarit pas de griefs sur les chanteurs qui la plagient ou la pillent, les organisateurs de concerts ou les éditeurs qui ne la payent pas.

Persécutée, rejetée, méconnue, ostracisée, traînée dans la boue, exploitée, grugée, elle l'a été mille fois dans sa vie difficile d'orpheline, de pauvre, de femme, d'artiste. La renommée n'a pas vraiment fait céder la galère (*elmeħna*), n'a jamais désarmé les ennemis (*elġadyān*). Comment, d'ailleurs, chanter le Raï avec tant de force si l'on ne vit pas dans un corps-à-corps perpétuel avec ces deux "piliers" de son univers thématique ? La Rimitti n'a pas capitulé. Elle a persévéré dans son être et son art, sans concession, sans retenue, avec la vérité parfois rageuse de ceux qui n'ont rien à perdre et qui ne cherchent pas les vains honneurs du monde.

Elle se fonda dans la foule bigarrée, avec sa longue robe oranaise pailletée, son châle en acrylique blanc, ses *belġāt* en plastique, son cabas, ses bijoux clinquants et vous regarderez, ému, sa haute silhouette, très droite, couronnée du jais de sa chevelure, disparaître au détour d'une ruelle. Grande dame, elle assume sans atermoiements la marginalité des poètes maudits. Elle incarne, sans effets superflus, la parole provocante d'une Algérie populaire qui dut attendre pendant des décennies une possible expression ouverte.

C'est au moment où ce Raï de toutes les audaces verbales, repris et rénové par la jeune génération, brisait enfin le carcan du silence public, qu'un puritanisme religieux exarçé faisait massivement irruption dans les rues, les familles, les âmes. Exacerbation des contradictions d'une expression trop longtemps bridée par la pragmatique mais féroce raison monolithique d'un Etat qui construisait ses bases ? Le Raï et l'[ex] FIS ont les mêmes adeptes, les mêmes acteurs : une jeunesse aux abois, une communauté au statut économique précaire, dépossédée de sa culture ancestrale, en quête d'identité et d'efficace. Mais l'un chante, l'autre pas. Les trois lettres de l'un appellent, même désespérément, au plaisir, celles de l'autre condamnent toute velléité de joie profane et secrètent la mort. Eros et Thanatos impudemment livrés à un douteux combat...

Cheïkha Rimitti a fait le Pèlerinage à la Mecque. Elle se sent, se dit profondément musulmane, au sens "naturel" des gens de sa génération, sans excès, sans affectation : un Islam tolérant et chatoyant qui n'exclut aucun des signes de la tradi-

tion — sociale, rituelle, artistique ; qui ne contraint pas l'esprit humain à nier ses faiblesses, ses tentations, ses contradictions; qui ne régent pas outre mesure les codes vestimentaires, langagiers, proxémiques; qui ne rejette pas les attraits de la modernité ou de l'altérité. La Hadja s'inscrit pleinement dans l'univers idéologique contrasté du Raï : dans la même chanson — dans la vie ? dans le fantasme ? —, peuvent cohabiter Dieu, les saints, les parents, l'alcool et l'amour libre... Trafic aux frontières de la norme, terrain vague de la poésie, texte interstitiel d'une communauté crispée. Ses chansons représentent certainement le discours-limite que la société algérienne de la deuxième moitié du siècle a pu et peut encore se tenir consensuellement (à la fois aux sens étymologique et ordinaire du terme), dans une semi-clandestinité, c'est-à-dire par groupes homogènes d'auditeurs (les hommes d'une classe d'âge ou réunis par un épisode festif commun, les femmes entre elles, les marginaux entre eux, etc.).

Compte tenu de ces conditions de réception, on peut avancer que tous et toutes ont entendu sa voix mâle scander à l'ancienne mode bédouine des vers de sa composition sur fond de *gellāl* (tambour) et *gesba* (flûte). Poétesse inspirée, en proie, la nuit, aux "milliers d'abeilles [qui] lui piquent la tête" et font jaillir des textes-mélodies, à la fois normés formellement à la façon des maîtres anciens de la chanson *badawiyya* et "détriqués" par leurs thèmes et leurs mots, loin de ceux de la poésie *melhūn* traditionnelle (1). Poétesse "naïve" et sûre dans son expression (2), comme Baya l'est avec ses pinceaux. S'il avait connu Rimitti, André Breton n'aurait-il pas succombé à ces paroles nues et lancinantes, comme il succomba aux répétitifs oiseaux-lyres et femmes-mandoles de la coloriste ?

Cheikha Rimitti a su s'adapter, avec la souplesse et l'ouverture des grands anciens, à l'évolution rapide des moyens de transmission du chant. Depuis les fêtes patronales de l'Ouest algérien où elle chantait au milieu des *kantināt* (3) dans les années 40, jusqu'à la video-tape des années 90 — elle a été la première des artistes maghrébins à en enregistrer —, elle a laissé d'innombrables traces sur les 78 Tours, les disques vinyl et les cassettes. Traces fragiles, périssables, dont elle ne se souvient que pour une part minime et dont aucune discographie ne pour-

ra sans doute reconstituer l'intégralité, mais traces paradoxalement tenaces par la répétition, l'accumulation, la faculté mémorielle, même dispersée, du public.

Le Raï des cheikhat est en même temps un discours de douleur et un message d'impossible hédonisme. Pour la première fois, on lira ci-après des textes intégraux de la plus grande d'entre elles. L'on y découvrira la veine poétique plurielle de ce Raï porté par les femmes. En même temps, ils témoigneront de l'art personnel de celle qui a été surnommée "la chanteuse des nocturnes" (4). Les deux premiers sont des cris de douleur : une femme seule, orpheline, psalmodie sa détresse; une mère, effarée, voit son fils partir à la guerre. Les deux suivants sont des textes érotiques : l'un, rencontrant fortuitement un texte du XVIème siècle français chanté par Clément Janequin (5), exalte l'amour physique; l'autre, reprenant le thème des "nuits" souvent exploité dans la poésie du Maghreb, vante les veillées mixtes. Le dernier poème juxtapose des tableautins vifs, sortes de haïkus où il est question d'amour et de mort (6).

Paris, septembre 1991

Notes

1. Le terme *melhūn* désigne en Algérie l'ensemble de la poésie, citadine ou rurale, qui a été composée depuis le XVIème siècle en arabe populaire. Le Raï s'est développé au début du siècle aux marges de la poésie *melhūn* de l'Ouest algérien, contre elle parfois, mais en reprenant souvent des bribes de son répertoire. Les chanteurs du Raï que l'on pourrait appeler "traditionnel" (accompagnés, comme Rimitti, de la *gešba* et du *gellāl*) reprennent les rythmes et les mètres (*elmizān*) de la chanson *badawijya* "bédouine" qui était l'expression et le véhicule de la poésie *melhūn* dans cette région (Virolle-Souibès, M. "Le Raï entre résistance et récupération", *R.E.M.M.M.* 51, 1989, *Prédicateurs profanes au Maghreb* : 47-62.

2. Les techniques littéraires de Cheikha Rimitti, toutes relatives au domaine exclusif de l'oral, sont plus élaborées que celles de la plupart des chanteurs et chanteuses de Raï contemporain. Elle excelle notamment dans l'utilisation de *elmāḡna* "la métaphore", "l'allusion", "le double-sens" (Virolle-Souibès, M. "Ce que chanter *errāy* veut dire. Prélude à d'autres couplets", *Cahiers de Littérature Orale* 23, 1988, *La tradition au présent (Monde arabe)* : 177-208 et "Le *rāy*, côté femmes. Entre alchimie de la douleur et spleen sans idéal, quelques fragments de

discours hédonique", *Peuples méditerranéens* 44-45, 1988, *Les femmes et la modernité* : 193-220).

3. Les buvettes qui, du temps de la colonisation, s'établissaient sur les lieux des rassemblements collectifs, par exemple les fêtes en l'honneur des saints régionaux. Rimitti aime raconter comment son nom de chanteuse lui a été donné dans une de ces baraques à la *wāgda* de Sidi Abed, non loin de Ghelizane : ce nom vient du français "Remettez [à boire]".

4. Lors de sa présentation par Nadia Samir au public de la Grande Halle de la Villette à l'occasion de la "Quinzaine de la culture algérienne" organisée bilatéralement par l'Algérie et la France en février 1986, et sur la pochette du disque qui a résulté de cette entreprise : *le Raï dans tous ses états* (Paris / Alger : Maison des Cultures du Monde / Office Riadh el Feth, 1986) où elle interprète deux titres.

5. "Il estoit une fillette // Qui vouloit scavoir le jeu d'amours [...] Après avoir senty le goust // Elle me dit en soubriant : // 'Le premier coup me semble lour // Mais la fin me semble friant'. // Je luy dis : 'vous me tentez' // Elle me dit : 'recommencez', // Je l'empoingne, je l'embras-se, // Je la fringue fort. // Elle crie : 'ne cessez', // Je luy dis : 'vous me gastez' [...]" (*Chansons de la facture et composition de Maistre Cl. Jennequin*, 8ème livre, Paris : Attaignant, 1540).

6. A l'exception du deuxième texte, la transcription de ces chansons, difficiles à entendre (parce que les techniques du chant déforment la structure habituelle des mots et parce que, de surcroît, les enregistrements de Raï sont presque tous de mauvaise qualité), s'est faite en collaboration avec Yamina Bensalah, linguiste et orthophoniste. Qu'elle trouve ici de chaleureux remerciements.

ma ɣandiš mma

(Cassette 0041, Editions Menehbi, Paris, s. d.)

ma ɣandiš ma ɣandiš
ma ɣandiš la mma la buya la lemme neštiki
'a mma ma ɣandiš bba
[hadi kalmet ɣabdelqa w elli yħibbiha]
ma ɣandiš mma ma ɣandiš bba
šāfu dmūɟi ysilu w ma ɣarfu ɣlāš
haliyali yalihak
šāfu dmūɟi ysilu w ma saqsāwniš ha ha
'a bba xayyi 'a bba xayyi
'a nebki elɣurba walla waħš elwaldin ha ha
'a mma xayyti w mma mma mma
ma ɣandiš xti ma ɣandiš mma ɣeadt waħdi la meħenti la rfāɟti
'a bba xayyi wi yu yah
ɣla xātrek dallāli rrahj nfawwitu
ma ɣandiš mma ma ɣandiš bba
ɣriba barrāniyya w elwaħš jābni
ha ha 'a bba xayyi
w yebki meāya ɣayr elli galbu ħnin
maɣandiš u meandiš 'ahli
bkit ɣir ruħi ma šeffit ħadd ha na na
elħayt bla rajjāla bessif yenhidem ha na na
ha gliɣ mma w ma ɣandiš bba
[abdelqa ɣandeh 'ummah w anaya la ha na na
mmwimteh f elɣāšima w huwwa hna]
'ana ma ɣandiš mma
w ila nta wlidi w tāni 'ana mwimtek
'ana ma ɣandiš 'ahli
neški lrabbi w ɣdūya lāh nxabbiru
ma ɣandiš mma
'ana ytima w elli rabbāni nwālfeh
barkak mettexmim elhamm išayybek
gliɣ mma ma ɣandiš bba
a rgedt waħdi 'a rgedt waħdi rgedt wħrem ɣliyya nnawm
'ana 'ana ma ɣandiš 'ahli
[nešš melɣāši mātu b erriššaš]

Je n'ai pas de mère

*Je n'ai, je n'ai
Je n'ai ni père ni mère, ni personne à qui me plaindre
O mère, je n'ai pas de père
[Ça, c'est la chanson d'Abdelqa, c'est celle qu'il aime] (dédicace)
Je n'ai pas de mère, je n'ai pas de père
Ils ont vu mes larmes et ne savaient pas pourquoi elles coulaient
Oh la la
Ils ont vu mes larmes et ils ne m'ont rien demandé
O père-mon-frère
Je pleure sur le mal du pays et sur le mal des parents
O mère-ma-soeur, maman, maman
Je n'ai pas de soeur, je n'ai pas de mère
Je suis seule, sans passion, sans compagnons
O père-mon-frère
A ta santé, mon amour, le poison ne me fait pas peur
Exilée, étrangère, la nostalgie m'a ramenée
O père-mon-frère
Les coeurs sensibles seuls partageront mes sanglots
Je n'ai pas de mère, je suis sans famille
J'ai pleuré seule, personne ne s'est ému
Un mur sans étai finit par crouler
Pauvre de ma mère, je n'ai pas de père
[Abdelqa, il a une mère et moi pas, la la la
Sa petite mère est dans la Capitale et lui est là, la la la] (dédicace)
Moi, je n'ai pas de mère
Mais si tu es mon fils, je suis ta mère
Je suis sans famille
Je me plains à Dieu seul puisque tout m'est contraire
Oh! je n'ai pas de mère
Orpheline, celui qui m'a élevée m'a apprivoisée
Arrête de remâcher ton chagrin, cela fait vieillir
Pauvre de ma mère, je n'ai pas de père
Je dors seule et le sommeil me fuit
Moi, la sans-famille.
[La moitié des gens sont tombés sous les balles] (le berrāh "crieur")*

wlidi nxāf ɣlik

(Disque 45 Tours 752, Editions El Feth, Alger, s. d.)

'a šbābi nxāf ɣlik aw barki la tmūt ɣrib
yaw māzelt šyīr yaw nxāf ɣlik lā tengiṣād
'a wlidi māzelt šyīr
'a šbābi nxāf ɣlik 'a šbābi māzelt šyīr
ya leblād bɣida wa ḥrez rūḥek lā tmūt
'a šbābi māzelt šyīr 'a šbābi nxāf ɣlik
elbabūr qellaɣ yaw esserbita rayyšet
yaw 'ana yāw 'ana yaw 'ana ya wlidi māzelt šyīr
elbabūr f elma yaw ṭṭayyāra f essima ya la la
'a wlidi māzelt šyīr ya ššāyeb we nxāf ɣlik
'a wlidi māzelt šyīr
ya zzayn mɣabbar 'aw fi ḥammām buḥḡar
'a wlidi māzelt šyīr ya māzelt šyīr we nxāf ɣlik lā tmūt ɣrib
yaw yādi tmūt ɣrib škūn tebki ɣlik
'a šyayyar māzelt šbāb we neṣṣ men elyāši mātu f eljihād
w 'ana w 'ana w 'ana mnayn blādek mnin
yaw baɣḍ rfāga yaw bqa waḥdu
šyayyar we nxāf ɣlik
ya gāɣ errfāga ṣaddu ntāya bqayt
ya mnayn entāya mnayn wayn blādek wayn
ya wlidi nxāf ɣlik
ya rrfāga teɣdi ya ḥbibbi ya dellāli
'a rah rrfāga teɣdi w etqawwi ejjrab
ya šbābi we nxāf ɣlik xāyfek lā tmūt ɣrib
yaw dmūɣu ysilu we ma ɣarfu ɣlāš
ya tmūt bɣid u xāyfek lā tmūt ɣrib lā tmūt ɣrib lā tmūt ɣrib
ya mulāt wlid frid tšawwāb ɣla ṭṭirig a weldi a weldi
ya wlidi nxāf ɣlik
yaw māzelt šyīr we nxāf ɣlik lā tmūt a weldi we nxāf ɣlik
ya mulāt ɣwina waḥda yeḥsen ɣāwenha
ya weldi weldi ya šbābi nxāf ɣlik

Mon enfant, j'ai peur pour toi

O mon beau, j'ai peur que tu ne meures au loin
 Tu es si jeune, j'ai peur qu'on te tire dessus
 O mon enfant, tu es encore petit
 O mon beau, j'ai peur pour toi; ô mon garçon tu es si jeune
 Garde-toi de la mort dans ce pays lointain
 O mon beau, tu es encore jeune; ô mon beau, j'ai peur pour toi
 Le bateau a quitté le quai, on a agité les mouchoirs
 Et moi... Et moi... O mon fils, tu es encore si petit
 Bateau sur l'eau, avion dans le ciel...
 O mon enfant, tu es encore jeune; ô mon chéri, j'ai peur pour toi
 O mon fils, tu es encore si petit
 O beauté faite au tour à Hammam Bouhadjar
 O mon fils, tu es si jeune; j'ai peur que tu ne meures au loin
 Et si tu mourrais là-bas, qui pleurerait sur ton corps ?
 O mon tout petit, la moitié des gens est morte à la guerre
 Et moi je te dis : "Où est ton pays?"
 Certains camarades sont restés seuls
 Tout petit, j'ai peur pour toi
 Tous les compagnons sont morts, et toi, tu es resté vivant
 D'où es-tu ? Où est ton pays?
 O mon fils, j'ai peur pour toi
 Les camarades sont contagieux, ô mon chéri, ô mon amour
 Les camarades sont contagieux et propagent la gale
 O mon beau, j'ai peur que tu ne meures au loin
 Ses larmes coulent toutes seules
 Oh! tu vas mourir loin de nous, j'ai peur que tu ne meures là-bas
 Oh! la mère d'un seul enfant crève de soif sur les chemins
 O mon fils, ô mon fils, ô mon garçon, j'ai peur pour toi
 Tu es encore si jeune et j'ai peur que tu ne meures; ô mon enfant
 Oh! la mère d'une seule source, que Dieu lui vienne en aide !
 Mon enfant, ma beauté, j'ai peur pour toi!

ydagdani

(Cassette TM 7911, Editions Triomphe Music, Paris, s. d.)

'a lālla ydagdagni // 'a lālla yšawwaṭni
ha nebyi ḥbibī w elmaqrūda f elḡisal
'a lālla yrāwedni // 'a lālla yšarrabni
'a lālla yḥāwelni // 'a lālla yraggadni
yḥukkli fī ḡahri w yḥlāli nngās
ya lālla ydaydayni // ya lālla yharrasni
la yšawwaṭni ḥbibī we rāni msāmḥa
ha lālla yrāwedni // ha lālla yḥāwelni
ha lālla ydaydayni // 'ah 'ah 'ah 'ah
ya ya ya ayya ngūmu 'a
w ila metna jmānfu
yxarwaḡni // ha lālla yḥakkakli
māni mriḡ mšannad māni be šaḥḥiti
ha lālla yrāwedni //ha yḡannagni ha yzayyarni
ya zarga trabbaḡ
ḡayr xrajt lqaytha
ha lālla yrāwedni // ha lālla yḥakkakli
nḡanngeh b yediyya nxāfeh yetḡiqer
ḥāy ḥāw yšarrabni // ḥāw ysakkarni
ya layltayn u yumīn u ma berdu jnūneh
ha lālla yšawwatni // ha lālla yzarragni // yḥāwelni yharrasni
elgalba mgalba 'ana we ḥbibī f elfirāš
ha yxarawaḡni ḥāy ymarraḡni // ha lālla ydagdagni // 'ah 'ah 'ah
ha hayy ḡliyya we mašyenni b rāy
ha y dagdagni // ha yrāwedni
'aḡtini nmušš errig men ḡars elḡiqal
ha lālla ymarraḡni // ha yḥāwelni
ha nnās semḡet bīna ḥāy nbattīlu
ha lālla yḥakkakli // yrawwīni yšarrabni
šta ngūl nšawwar we tarḡāli nbāt
ya ḡayy ḡliyya šyānu tḡāyḡi
we šayn ttbiḡa ha yāyay
ha lālla ydagdagni // ha lālla yšarrabni
ha lālla ysakkarni ydaydayni //ha lālla yzarragni

Il me broie

*Il me broie // Il me fait griller
J'aime mon amour, makrout dans le miel
Il me sollicite // Il m'abreuve
Il me tente // Il m'allonge
Il me caresse le dos et le sommeil devient doux
Il me chatouille // Il me pilonne
Il me fait flamber et je lui pardonne
Il me séduit // Il me tente
Il me lutine // Ah! Ah! Ah!
Viens nager
Si nous mourrons tant pis
Il me secoue // Il me gratouille
Je ne suis ni malade, ni bien
Il me presse // Il m'étreint, il me serre
Et la belle fait gagner
A peine sortie, je l'ai retrouvée
Il m'attise // Il me becquette
Je l'enlace de mes bras, j'ai peur qu'il ne s'ensauve
Il me fait boire // Il m'enivre
Deux nuits et deux jours, et ses jnouns ne sont pas calmés
Il me fouette // Il me bleuit // Il m'aguiche, il me pile
Lui et moi dans la couche sommes comme endiablés
Il me secoue, me rend malade // Il me broie // Ah! Ah! Ah!
Pauvre de moi
Il me gratouille // Il m'enjôle
Donne-moi la liqueur de ta molaire
Il me chavire // Il me tente
On défraie la chronique, c'est trop
Il me frotte, m'inonde, me fait boire
Je dis "je pars" et je passe la nuit
Malheur à moi, j'ai pris de mauvaises habitudes
Aïe! Aïe! Aïe!
Il me broie // Il m'abreuve
Il me saouïe // Il me titille // Il me fait bleuir*

laylet elbāreh

(Cassette TM 7911, Editions Triomphe Music, Paris, s. d.)

u mazyanha gaçda elbāreh çand eçeşşi mğaşşrin
elçeşq ydayyaç eşşwāleh w ynassi çla lwāldin
'a mazyan sakra b elçraqi kull ħbibā mça ħbib
eşşuhba dāyra swāqi dāwi galbi bla t̄bib
zid sq̄ini ya lxabir rabbi ysattar kull çayb
mezyaanha laylet elbāreh çand ħlima xābt̄in
w elħubb ydawwab erřjāl w ynessi çel wāldin
zid çesq̄ini ya bu çazza rabbi ysettar kull çayb
nshar mçākum ħir layla naxlaf ma fātli w dāç
kisān u tābla w qarça w ndiru laylet lewdāç
u sāqina jāyna u rāyeh u gşābna metxālyin
errajjāla yfukku lemçāni lebnāt mdarrbin
ha mazyān erragda çel m̄tāreh w elçdad metxālf̄in
ma naftan ma nnūç sābeħ u ħnāya metçāngin
ya lli ylūm elħubb w jāyeh ma d̄aç elmurr m ellebnin
elli ylūm elçuşq jāyeh ma d̄aç elmurr m ellebnin
we māħlāha hād ellayla 'ana we ħbibi bāşlin
errimiti f elkām tajrah we ftattan f errāgdin

bnāt bel çabbās

(Cassette 00 41, Editions Menebhi, Paris, s. d.)

ya ħbibi smeḡt ħyāk u jāni beçid u jāni beçid
ħna bnāt bel çabbās u ma nāş tālfāt
nzūr sid lħaçtri we yaçt̄ini wlid 'ay lewliid
çaqli mša wddāh wlid lmāyşa

elmūt gāç nmūtu w elbāqi llah w elbāqi llah
w elçawd ezzarga w çla gussetha rrebħ 'ay 'a leçziz
kabūs ħbibi fih nnejma w elhilāl

elbāb laxd̄ar fih ezzuhra wāgfa 'ah
bayda we şçarha şfar
'a la la la la la ...

La nuit d'hier

*Qu'elle était belle la veillée d'hier
L'amour fait oublier les affaires, la famille
Qu'elle est belle la griserie du raki, chacun avec sa chacune
L'amitié a creusé ses rigoles, soigne mon cœur, docteur
Sers-moi encore, toi le connaisseur, et que Dieu cache tout mal
Qu'elle était belle la nuit d'hier chez Halima, on était ivre
L'amour fait fondre les hommes
Verse encore, toi le bien considéré, que Dieu cache toute honte
Je veille avec vous une nuit et je rattrape tout ce que j'ai raté
Des verres, une table, une bouteille, ce sera une nuit d'adieu
Notre échanson va et vient, nos flûtes se sont tues
Les filles tissent les métaphores, les hommes les dénouent
O qu'il est beau de s'allonger, les jambes entremêlées!
Nous nous réveillons calmement et nous retrouvons enlacés
Qui accuse l'amour est un sot, il n'a goûté ni l'amer ni le doux
Qui accuse la passion est un sot, il n'a connu ni l'amer ni le doux
Qu'elle est belle cette nuit, mes amis et moi sommes épanouis!
La Rimitti par ses mots secoue et éveille ceux qui dorment.*

Les filles de Bel-Abbès

*Mon amour, j'ai entendu ton appel, comme il m'a paru lointain
Nous sommes les filles de Bel-Abbès, pas des filles perdues
Je ferai un pèlerinage à Sidi el Hadri et il me donnera un enfant
Ma raison s'en est allée, emportée par le fils de Maïcha*

*La mort! Nous mourrons tous, il ne restera que Dieu
Le toupet de la jument noire porte chance
Gravés sur le pistolet de mon amour, une étoile et un croissant*

*Au chambranle de la porte verte Zohra se tient
Ses cheveux blonds tombent sur sa peau blanche
La la la la ...*